



## **Chroniques d'une conspiration sociopolitique dans *L'Ombre d'Imana* de Véronique Tadjo: Une écriture de la dénonciation en miroir**

**Jean-Jacques Koffi KASSI**

Maître-Assistant

Littératures africaines/Sociocritique

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

[jjkasskoff@gmail.com](mailto:jjkasskoff@gmail.com)

**Résumé:** Qualifiée de théorie du complot, la réflexion portée sur *L'Ombre d'Imana* concentre non seulement l'investigation sur l'authenticité du récit mais également sur le fondement des événements sociologiques. L'arrière-plan topique du génocide rwandais se caractérise par la mise en lumière des manœuvres conspirationnistes et de l'absurdité des violences meurtrières. Un tel glissement est notamment accrédité par une écriture chaotique dont fait écho la profanation du corps humain ainsi que le recours à un langage ordurier.

**Mots clés:** théorie du complot, authenticité du récit, événements sociologiques, manœuvres conspirationnistes, écriture chaotique.

**Abstract:** Referred to as conspiracy theory, the reflection on *The Shadow of Imana* concentrates not only the investigation of the authenticity of the narrative but also the foundation of sociological events. The topical background to the Rwandan genocide is characterized by the highlighting of conspiratorial maneuvers and the absurdity of deadly violence. Such a shift is notably accredited by a chaotic writing which echoes desecration of the human body as well as the use of filthy language.

**Keywords:** conspiracy theory, narrative authenticity, sociological events, conspiracy maneuvers, chaotic writing.

### **Introduction**

D'un point de vue historique, les phases de prolifération des discours sur les complots correspondent généralement à des périodes de crise sociologique ou sociopolitique. Dans la littérature, cette représentation doit, selon C. Wardi (1986, 87), « répondre au critère de



l'authenticité qui se mesure au pouvoir de la création imaginaire à susciter les événements du passé et à les communiquer sans les dénaturer ».

Une telle conception s'applique, bien évidemment, à *L'Ombre d'Imana* de Véronique Tadjo qui est une sorte d'archéo-analyse rapportant le lien à l'histoire d'une écriture pour comprendre la trame de l'œuvre et surtout l'idéologie qu'elle charrie. Le roman propose, en effet, de donner une vision de la guerre civile rwandaise perçue comme le produit de l'action d'un groupe occulte agissant dans l'ombre.

Dans la mesure où le récit fictionnel prête attention à des événements authentiques, quel serait alors le lieu de jonction entre la parole historique et l'énonciation littéraire ? Comment, appréhender, à travers le roman, les indices de lisibilité d'une conspiration civile, criminelle ou politique dont l'objectif est de détenir, de conserver ou d'arracher une forme de pouvoir politique ou économique ?

Partant d'une lecture anthropologique fondée sur l'optique sociocritique d'Edmond Cros et s'inscrivant également dans la perspective narratologique, c'est-à-dire l'analyse des mécanismes du récit telle que le perçoit Gérard Genette, la présente réflexion se propose, d'abord, de faire des remarques sur la réalité extérieure existante. Elle s'emploiera ensuite à analyser qu'il s'agit d'un récit cohérent qui cherche à adosser, à des faits avérés, des responsables selon une logique uni-causale.

## **1. L'ancrage référentiel et factuel : une préfiguration du complot**

Dans l'écriture des « théories du complot », les mécanismes langagiers et narratifs traduisent une certaine tournure de l'esprit qui, tout en affichant son objectivité absolue, s'attache à mettre en cohérence les événements et cadres prélevés dans la réalité observable. À cet égard, Yves REUTER, (2000: 101) écrit que :

Lorsque le texte procure une impression, un effet de réel, ce qui est le cas le plus fréquent dans notre tradition romanesque, on parle de réalisme. Il s'agit d'un effet de ressemblance construit par le texte et par la lecture, entre deux réalités hétérogènes : le monde linguistique du texte et l'univers du hors-texte linguistique ou non (paroles, objets, personnes, lieux, événements...).

### **1.1. La traque des topiques : constante d'une convention de vérité**

S'agissant de l'œuvre convoquée, il convient de remarquer que son aspect fictif est régulièrement suspendu par un ancrage référentiel très marqué qui contredit largement la mention du mot roman sur sa couverture. Les auteurs des E. Danblon, et L Nicolas (2010, 2)



rejoignent cette thèse et complètent en écrivant que : « La conspiration ne semble pas connaître de frontière historique ni géographique ».

La narration est motivée par la recherche, voire la traque tous azimuts des indices historiques, des traces sociales et des preuves d'une conjuration criminelle. De fait, la première phrase du roman témoigne de cette investigation sur une topographie principal et factuel : « Cela faisait longtemps que je rêvais d'aller au Rwanda. Non, "rêver" n'est pas le mot. Cela faisait longtemps que je voulais exorciser le Rwanda » V. Tadjo (2000, 11).

Ainsi constate-t-on que le traitement de l'espace n'est point le fruit de l'imagination. La localisation des villes et villages évoqués dans ce roman est aisée sur une carte géographique rwandaise. Par exemple, la lecture toponymique dévoile, dès l'incipit, le pays et la capitale, Kigali. Celle-ci est vue sous différentes facettes à travers les déplacements du personnage intradiégétique qui signale, entre autres lieux, l'École Technique de Murambi, Nyakabanda, Butaré, Nyamata, Ntarama, la route de Butaire, Nyaza, la radio Rwanda, etc. La force du discours toponymique est de glisser du domaine du vraisemblable au domaine de la certitude.

Le topos en question, issu du récit testimonial, ne fonctionne plus qu'en association avec un autre lieu du discours qui légitime l'identification du crime comme de la recherche des criminels. Dans l'exemple qui suit, à la fin du roman: « je ne suis pas guéri du Rwanda. On n'exorcise pas le Rwanda. Le danger est toujours là, tapi dans les mémoires, tapi dans la brousse aux frontières du pays. La violence est encore là, de tous les côtés... » V. Tadjo (2000, 135), l'auteure, tout en se défendant de formuler une accusation concrète, évoque directement le lieu pour invoquer la permanence du danger, comme si le projet concerté sournoisement était toujours tapi dans le silence des mémoires. Elle travaille finalement à dire qu'un complot y a été ourdi, ou mieux, à qualifier un événement historique comme tel.

En outre, l'introspection montre que, dans le traitement de l'espace de cet écrit sur le la cabale contre le Rwanda, l'auteure emprunte généralement ses matériaux à la réalité qui lui est contemporaine et présente les événements comme authentifiables. Les toponymes renvoient à des indications précises correspondant à l'univers géographique rwandais en particulier et font fonctionner l'œuvre comme une structure insistant sur un hors-texte déjà connu.

Au demeurant, l'ancrage conspirationniste tient à l'évocation de toponymes extra-diégétiques qui peuvent se classer dans trois catégories d'espaces : le macro-espace renvoie au Rwanda; les micro-espaces coïncident généralement avec les principaux foyers de massacres tels que les bourgades de Murambi, Nyakabanda, Butaré, Nyamata; les espaces ouverts



conduisent à l'évocation des pays d'Europe tels que la France, la Belgique et des pays frontaliers du Rwanda, principalement la R.D. Congo, le Burundi, la Tanzanie et l'Ouganda, espaces souvent rêvés par les victimes comme des issues vitales.

À propos des églises de Nyamata et de Ntarama, théâtres de terribles massacres pendant le génocide, elle écrit: « Église de Nyamata site de génocide plus ou moins de 35.000 morts » V. Tadjó (2000, 19); « Église de Ntarama site de génocide plus ou moins 5000 morts » V. Tadjó (2000, 24). On distingue également des occurrences s'inscrivant dans la précision de la datation: « À 11h 02, ce matin du 24 avril 1998 » V. Tadjó (2000, 35). Du coup, l'écriture, dépouillée d'artifice et de fioriture, renseigne sur la réalité des lieux, sur l'ampleur des massacres, mais surtout sur une catégorie particulière d'individus que les chiffres, les dates et les précisions identitaires confirment pour écarter toute ambiguïté. L'exécution planifiée des Tutsis et Hutus modérés condamne même les personnes sujettes à des ressemblances. La violence physique et morale dont est victime « la jeune Zaïroise qui ressemblait à une Tutsie » V. Tadjó (2000, 99) en est un exemple. La conspiration réside donc dans le fait que les espaces de massacre et de violence fusionnent avec une ethnie, les Tutsis.

Continuant dans cette même veine d'information et de précision journalistique, la romancière témoigne que ces lieux conservent encore les restes humains des nombreuses victimes Tutsis massacrées sur place. Elle ajoute ainsi : « C'est le 15 avril 1994, de 7h 30mn du matin à 14 heures, que le massacre s'est déroulé à Nyamata » V. Tadjó (2000, 20).

Les catégories générales dans lesquelles sont classés tous les arguments toponymiques et identitaires constituent un répertoire pour faciliter la recherche de la vérité. Le recours aux effets de réel et à la stigmatisation est une pratique rhétorique qui cherche à convaincre, à imposer des preuves irréfutables des événements sanglants, des actions orientées afin de contrecarrer le doute ou les falsifications historique, idéologique ou politique. Au reste, comme le souligne M. Riffaterre (1990, 2) : « Tout comme il existe des marques de la fictionnalité, il doit y avoir des marques qui y remédient, des marques qui indiquent une convention de vérité, des signes d'une plausibilité qui poussent les lecteurs à réagir à l'histoire comme si elle était vraie ».

L'étude des théories du complot peut également signaler, dans le cadre des topos, le caractère véridictionnel du maillage, des ramifications et des complicités infamantes.

## **1.2. Le topos, mode d'articulation d'une écriture de complicité criminelle**

De façon générale, les toponymes renforcent les données référentielles qui n'ont pas pour unique fonction d'indiquer les éléments du cadre de l'action, mais aussi et surtout de



déterminer leurs rapports avec l'action criminelle. Ce topos indique que tout est lié, que des forces occultes tirent les ficelles.

On peut ainsi remarquer que la narration insiste particulièrement sur des micro-espaces constitués des églises, des écoles, des barrages. Ici encore, la question du crime organisé est posée sous les traits de la parfaite objectivité. Un tel glissement est notamment identifié par l'auteur, qui rapporte que: « Les autorités avaient demandé à la population de se regrouper : ‘rassemblez-vous dans les églises et les lieux publics, on va vous protéger’ » V. Tadjo (2000, 23). Ces lieux où la concentration humaine était d'une rare densité laissent entrevoir la préméditation criminelle la plus inhumaine. Car, le récit révèle qu'à la fin de la guerre, « ce sont les rescapés qui sont venus ramasser les squelettes et les ossements éparpillés » V. Tadjo (2000, 23) dans les églises de Nyamata (plus ou moins 35000 morts) et de Ntarama (plus ou moins 5000 morts).

Dans cette configuration, le complot se fonde sur une démarche indiciariaire qui évolue par déduction. Les massacres dans les lieux recommandés par les autorités permettent de faire un lien entre le mot d'ordre (« rassemblez-vous dans les églises et les lieux publics, on va vous protéger ») et la trame meurtrière. Dans l'exemple choisi, se remarque d'ailleurs la combinaison de deux postures éthiques : celle des autorités hutus ‘humanistes’ (« on va vous protéger ») et celle d'individus qui se concertent secrètement contre la vie des Tutsis. La contradiction entre les massacres dans les lieux publics et l'appel au rassemblement dans ces mêmes lieux est un aveu de complicité pour mieux exterminer. Cette dichotomie participe alors à l'intelligence et à la dynamique de la théorie du complot.

Dès lors, si le communiqué des autorités est une duperie, le complot peut donc se jouer partout, par n'importe qui, jusqu'à contaminer l'église, lieu saint. Aux pages 23 et 25, le récit des tueries dans les églises coïncide avec celui du départ des curés des différentes paroisses : « Le curé belge n'était plus là au moment du massacre » V. Tadjo (2000, 23) ; « Ici encore, des prêtres belges dirigeaient la paroisse : quatre Flamands et un Wallon. Ils sont partis juste avant le massacre » V. Tadjo (2000, 25).

Ces évocations signalent l'existence d'un feuilleté d'explications : le narrateur suggère que rien n'est fait au hasard, que tout est fait de plans, de ruses, de conspirations. Le communiqué des uns (autorités rwandaises) et le départ précipité et in extremis des autres (les prêtres) contribuent à mettre en scène, sous forme d'un échiquier ou d'une toile d'araignée, les linéaments d'une conjuration sordide. La complicité de l'église est d'autant plus insinueuse que les prêtres sont décrits et lus comme des traîtres. Au lieu d'être des « bergers » qui conduisent les Tutsis dans « de verts pâturages », ils les confinent dans un lieu clos,



l'église devenue leur abattoir. Au reste, l'église est un argument solide hyper élaboré pour réussir un complot, car elle concentre le fondement de la force persuasive.

En tout état de cause, la machination ourdie par les autorités Hutus et les miliciens Hutus trouve sa plausible justification dans le choix même des lieux de regroupement. Le complot, comme tout acte sournois, qu'il soit personnel ou collectif, apparaît a priori comme caché par l'idéologie dominante. Il peut ainsi prendre facilement la tournure de la déformation. C'est ce que P. Ricœur (2000, 99) appelle « la mémoire manipulée ». À cet effet, l'auteure de notre corpus cherche à prendre le contre-pied des idéologies racistes, des manipulations haineuses.

Ailleurs, pour livrer Kigali aux massacres, les forces onusiennes prennent pour alibi l'assassinat de la première ministre et de dix des leurs, le « 7 Avril ». Au premier abord, ce constat se heurte à une intuition qui voudrait que les nations unies prennent la mesure de la gravité de la situation. Mais en créant ainsi une diversion cohérente, l'organisation mondiale condamne Kigali. Pour amplifier la conspiration, le récit révèle que: « Les gouvernements des grandes puissances savaient que des massacres étaient perpétrés au Rwanda, mais ils furent lents à réagir et à admettre qu'il s'agissait d'un génocide » V. Tadjó (2000, 44).

Ce discours sommaire invite à creuser la complexité du complot et surtout à l'inscrire dans une formation discursive plus vaste. La complicité sournoise des prêtres et l'indifférence coupable de l'opinion internationale s'intègrent évidemment dans ce vaste complot pour faire du topos Kigali un abattoir à ciel ouvert. F. Paravy (1999, 354), dans son essai sur l'espace dans le roman africain francophone, note justement que:

L'espace romanesque, tel qu'il s'élabore à travers l'action racontée, les procédures narratives, les thèmes socio-politiques, le symbolisme des éléments et des structures imaginaires, reste donc profondément marqué par les traumatismes historiques et politiques subis par le continent africain, et apparaît dans les textes comme profondément conflictuel et anxiogène.

En outre, à côté des lieux de massacre (les écoles, les églises, les marais, les rues et les collines autour de la capitale), certaines scènes mettent en lumière des projets plus sinistres, dont l'analyse laisse apparaître les macro-logiques conspiratoires. Par exemple, l'auteur relate les circonstances d'une exécution massive à Kigali :

Des gens à pied et à bicyclette avaient amené leurs enfants sur les lieux de l'exécution, dans le stade de Nyamata, non loin de l'église qui fut l'un des grands sites de génocide (...) À 11h 02, ce matin du 24 avril 1998, le peloton d'exécution ouvrit le feu et continua à tirer pendant cinq à quatre minutes. La foule applaudit... V. Tadjó (2000, 35).

Cette scène livre une information capitale nécessaire à la représentation par la mémoire des circonstances et de l'ampleur des événements du complot rwandais. De la sorte,



l'on incrimine la monstruosité des autorités du pays ainsi que le silence coupable de la communauté internationale. Si les Hutus et les autorités rwandaises sont principalement indexés dans cette théorie du complot, le récit propose également une analyse qui élargit le cadre aux grandes puissances.

On sait que sur le plan de la sémantique narrative, les notations spatiales permettent au lecteur de construire du sens. Aussi, si les espaces se sont chargés de démontrer que les horreurs du pays aux mille collines émanent d'un complot, il se pourrait que la tonalité cynique et révoltante prononcée par *L'Ombre d'Imana* procède de cette leçon brutalement dispensée par les événements.

## 2. L'écriture du complot comme charnière de la contre-violence

L'écriture du complot peut également offrir, dans le cadre de la démarche historique, sociologique ou politique, une voie pour accéder à la dénonciation et à la démonstration de l'absurdité des violences meurtrières comme un mal à combattre voire à éradiquer.

### 2. 1. Le ton de la dénonciation

Dans *L'Ombre d'Imana*, l'ambition d'écrire par devoir de mémoire et surtout contre la conspiration, la déchirure sociale, l'oubli et le silence amène la romancière à se servir d'un personnage-narrateur-témoin. Par exemple, l'emploi abusif du pronom personnel "je" dès la première page (10 fois) ainsi que dans tout le récit renvoie bien à une certaine axiologie assumée par l'auteure. Tout l'enjeu est de s'impliquer profondément dans l'intrigue afin de montrer la réalité et les faits bruts. La romancière semble se donner comme credo de prendre part à tous ces angoissants défis de la vie, à l'avenir, et d'avertir contre les menaces qui pèsent sur les Rwandais, sur tous les peuples, surtout que le monde reste souvent sourd aux cris de détresse des victimes. C'est dans ce sens que doit se comprendre cette mise en garde:

Je ne voulais pas que le Rwanda reste un cauchemar éternel, une peur primaire. Je parlais avec une hypothèse : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur V. Tadjó (2000, 11).

Dans cet exemple, l'intrusion de l'auteur est manifestement orientée vers des objectifs didactiques et informatifs. Se déploie alors l'une des caractéristiques du récit testimonial qui met souvent en avant un personnage qui détient le savoir. C'est justement cette capacité à dévoiler, à mettre en lumière qui fait de l'écrivain-dénonciateur le garant des acquis et des exigences de la raison moderne. Au reste, comme le rappelle J. Le Goff (1988, 177), avec beaucoup de justesse : « La mémoire, où puise l'histoire qui l'alimente à son tour, ne cherche





à sauver le passé que pour servir au présent et à l'avenir. Faisons en sorte que la mémoire collective serve à la libération et non à l'asservissement des hommes ».

À ce niveau, le travail opéré sur le discours se révèle essentiel. En battant en brèche les thèses officielles (rassemblez-vous dans les églises et les lieux publics, on va vous protéger ; les massacres étaient dus à une explosion aussi imprévisible qu'incontrôlable de violence tribale), la dénonciatrice de complot se donne pour mission de déciller ses contemporains, de leur exposer l'évidence pour dissiper les doutes et les ténèbres. Dans le but d'éclairer la lanterne des peuples africains au sujet des menaces sociétales, Véronique Tadjo a recours à une grande clarté d'écriture. Elle est extrêmement précise et n'hésite pas à se lancer dans des descriptions détaillées et crues. Pour s'en convaincre, il suffit de lire cette séquence :

Les coups de feu dans la foule provoquèrent une panique telle qu'une mêlée s'en suit au cours de laquelle de nombreuses personnes furent piétinées, essentiellement des femmes et des enfants. Des grenades furent lancées et l'armée tira au mortier. Les soldats tirèrent aussi sur ceux qui tentaient de s'enfuir. Quand l'attaque prit fin, les observateurs dénombrèrent entre cinq mille et huit mille morts... V. Tadjo (2000, 130).

Dans ce passage, pour susciter l'indignation chez le lecteur, la romancière opte pour une introspection permanente; ce qui permet au lecteur de s'identifier pleinement aux victimes, en ne voyant la scène qu'à travers les yeux de l'auteur-narrateur au point d'avoir la sensation de vivre à ses côtés. À travers une forme de maïeutique, le lecteur est poussé à la réflexion puisqu'il participe en quelque sorte au récit. Pour G. Bronner (2009, 310), cette méthode scripturaire rend « la croyance invulnérable aux contradictions et se traduit par un effet de cliquet qui empêche le croyant de revenir en arrière ».

L'écriture de ce roman a donc été déclenchée par un besoin d'inciter au dégoût des complots sordides, de partager, de se faire le relais de tous ceux qui ont soif de vérité et de paix. Et, le lecteur peut encore prendre connaissance, à la fin du récit, de cet appel sous forme de plaidoyer pour un monde de paix: « regardez la vie reprendre. Écoutez les voix des morts qui s'apaisent et s'endorment dans le vent. Ils nous chuchotent que la saison de tous les tourments doit cesser et qu'ils sont prêts à se retirer pour laisser la place aux vivants » V. Tadjo (2000, 133).

Mais quelles que soient les perspectives adoptées, l'écrivain qui fait face à la folie des Hommes est tenté de surpasser le souci de vérité historique et de persuasion pour s'interroger, dénoncer les ambitions irraisonnées, les orgueils, les vanités, les absurdités et indexer ouvertement les coupables. En effet, le ton de la voix de personnage-narrateur-témoin, parfois ironique, souvent plein de tristesse, mais toujours chaleureux et mesuré, crée une émotion particulière avec l'atrocité des événements rapportés. En cela, réside le principe du devoir de





mémoire, cette mémoire qu'il faut nécessairement imposer aux consciences d'une humanité si prompte à l'oubli, à la négation, à la mesquinerie et à la dénaturation de la réalité. V. Tadjou (2000, 21) le dit elle-même :

Les vestiges de la guerre sont rares dans la ville mais les mémoires foisonnent d'images empoisonnées. Sans tambour ni trompette, la vaste majorité des êtres porte sa déchirure dans l'âme (...) La vérité se trouve dans les regards des hommes. Les paroles ont si peu de valeur. Il faut aller sous la peau des gens. Voir ce qui est à l'intérieur...

L'écriture conspirationniste est tiraillée entre le discours dénonciateur qui la façonne et les enjeux sociologiques, par exemple, dont elle est l'objet. En ce sens, la trame et les situations décrites dans ce récit dénoncent toutes les aberrations causées par la propagande politico-raciste, la haine et le rejet de la différence. On constate régulièrement que ce récit littéraire ne manque pas de situer les responsabilités des politiques qui, presque toujours, servent de phénomène déclencheur des logiques destructrices comme c'est le cas avec l'assassinat de la première ministre et des propos dilatoires des autorités Hutus : « rassemblez-vous dans les églises et les lieux publics, on va vous protéger » ; « les massacres étaient dus à une explosion aussi imprévisible qu'incontrôlable de violence tribale »). La politique agit dans la conspiration comme le catalyseur ou la force qui conduit aux conséquences tragiques aussi bien pour ceux qui manipulent les appareils d'État que pour les populations sans défense.

Par ailleurs, la question de la théorie du complot, vue sous l'angle littéraire, et notamment dans le cas du roman qui fait l'objet de notre étude, soulève celle du récit comme expérience d'une altérité sociale, culturelle et anthropologique ; bien plus même, comme une quête rétrospective d'une vérité difficile à appréhender.

## **2.2. La visée esthétique-idéologique : une écriture du chaos et de la subversion**

On constate bien que le récit convoqué a particulièrement le souci de donner au lecteur l'impression qu'il lit bien un roman sur le Rwanda, avec une forte dimension factuelle. À cet effet, le narratologue G. Genette (2004) pose la question des différences narratologiques entre le récit fictionnel et le récit factuel. Pour désigner ce qui n'est pas fictionnel, il propose de façon conventionnelle l'adjectif "factuel" pour qualifier des faits s'étant produits réellement, des faits véridiques. Autrement dit des événements matériels reposant sur des indices probants et justifiés de l'exécution d'un complot, sans céder à la tentation de la fantaisie et de l'imagination. Le récit factuel, ou du moins, la démarche de mise en lumière, ainsi initiée par Véronique Tadjou, convoque un écrit sous un style télégraphique:

La femme ligotée  
Mukandori. Vingt-cinq ans. Exhumée en 1997.



Lieu d'habitation : Nyamata centre.

Mariée.

Enfant ? V. Tadjo (2000, 24).

À l'analyse, la dimension véridictionnelle qui empreint ce texte génère une certaine complexité narrative. Mais au-delà de ces questions de narration, d'autres intentions d'ordre esthétique et idéologique s'attachent au travail de la dénonciatrice de complot en tant que témoin indirect. Écrire pour traduire le chaos des machinations, dont l'ambition est de débloquent le silence, exige l'invention d'une technique pouvant ressusciter les univers dysphoriques et dévoiler la bestialité des intentions et leurs mises en œuvre. C'est pourquoi dans *L'Ombre d'Imana*, l'écriture qui tente de dire la conspiration se double en même temps du registre journalistique et de la subversion langagière. De fait, la substance de ce texte tient dans une description très méthodique, presque clinique, de l'horreur :

Mukandori. Vingt-cinq ans. Exhumée en 1997. On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartées. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé (...). Elle a été violée. Un pique enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque V. Tadjo (2000, 20).

La force de ce passage réside dans une écriture dépouillée de pudeur, sans fioriture. Cependant, ce qui peut être assimilé à de la froideur, c'est-à-dire à la quasi inexistence de retenue et de sentiments personnels chez la romancière, est de toute évidence une esthétique dont le but est de transmettre fidèlement l'horreur provoquée par la conspiration. On tente ainsi de démontrer, comme D. Delas (2002, 21) que l'écrivaine se doit bien de hisser son écriture « à la hauteur de la souffrance qu'ont endurée les victimes » et du choc qu'elle-même a ressenti en visitant les charniers, en écoutant les témoins, en diagnostiquant la psychologie des rescapés.

L'auteure va jusqu'à évoquer la réalité d'un monde cauchemardesque dominé par la folie des Hommes. La haine des Hutus contre les Tutsis et les menaces constantes d'exterminations que les miliciens font peser sur les personnes sans problème renforcent le caractère chaotique du récit. Ce récit rapporte des scènes hallucinantes qui semblent confirmer la fascination de l'Homme pour l'horreur. L'anomie sociale est d'autant plus exécrationnelle que ce sont d'honnêtes et innocents citoyens qui sont broyés par une terrible conspiration du mal instiguée par des civiles à la solde d'un appareil politico-militaire répressif et criminel. On se souvient des images du pasteur obligé de tuer un des enfants qu'il est sensé protéger V. Tadjo (200, 108) et de la jeune Zaïroise qui assiste au massacre de son bébé avant d'être elle-même violée sauvagement pour la simple raison qu'elle présentait les traits identiques d'une Tutsie V. Tadjo (2000, 99). Le comble des atrocités atteint son paroxysme dans des descriptions



aussi funestes que lubriques. Entre autres images insoutenables, se dévoile celle du corps d'une femme violée dont le squelette garde encore un énorme pieu enfoncé dans son vagin.

Le complot, en tant que mécanisme de l'écrasement de l'homme, affecte ou marque le corps et l'esprit des rescapés surtout après les viols, les meurtres et les mutilations. Dans toute l'intrigue, c'est la même atmosphère dysphorique où étouffent des personnages en proie à des maux aussi insupportables les uns que les autres et qui ont pour noms mépris, délation, misère et insécurité généralisée. Le renversement de la société rwandaise accrédite toutes les formes de dérives conspiratoires, même des plus inacceptables.

En somme, l'esthétique du chaos est perceptible dans la profanation du corps humain ainsi que dans le recours à un langage ordurier et scabreux qui donnent libre cours au déferlement de l'obscène. Cet état de fait est bien résumé dans cette réflexion de X. Garnier (2002, 54) : « La littéraire se ferait en quelque sorte débris d'une violence qui serait passée ailleurs, la littérature africaine serait en charpie, éventrée par les bégaiements violents de l'Histoire ».

### **Conclusion**

En définitive, la théorie du complot constitue un discours qui se situe au croisement entre la conscience que les événements sociologiques sont complexes, que les explications que l'on peut en donner peuvent être révisées et un besoin de donner à ces événements un sens unique et rassurant. *L'Ombre d'Imana* de Véronique Tadjou offre un terrain d'investigation privilégiée pour comprendre les tentatives d'adaptation de la raison humaine à un monde en déconfiture.

Ce récit du complot met en œuvre un imaginaire et un langage débridé qui caractérise et stigmatise la dégradation permanente de l'Afrique en général et en particulier de la société rwandaise. L'auteure dénonce, dans une narration subversive et désarticulée, un univers social violent, hostile et inhospitalier qui génère de profonds troubles physiques, psychologiques et même verbaux.

L'écriture conspirationniste apparaît alors comme une façon de lutter, avec les mots, contre la décrépitude de la pensée, la déshumanisation des consciences et l'absurdité des violences meurtrières.

### **Bibliographie :**

Bronner Gérald (2009), *La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques*, Paris, Denoël Impact.



- Coquio Catherine et Salado Régis (1998), *Fiction et Connaissance*, Paris, L'Harmattan.
- Cros Edmond (2003), *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan.
- Danblon Emmanuelle et Loïc Nicolas (2010), *Les Rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS édition.
- Delas Daniel (2002), « Entre fiction et témoignage. Les chiens du génocide Rwandais », *Notre Librairie*, n°148, pp. 44-50.
- Duchet Claude (1973), « Une écriture de la socialité », *Poétique* n°16, pp. 446-454.
- Freud Sigmund (2010), *Malaise dans la civilisation*, Paris, Edition du Seuil, Coll. « Point ».
- Garnier Xavier (2002), « Les formes "dures" du récit : enjeux d'un combat », *Notre Librairie*, Juillet-Septembre, n°148, pp. 54-58.
- Genette Gérard (2004), *Fiction et diction*, Paris, Seuil, coll. "point-essais".
- Genette Gérard (2007), *Discours du récit*, Paris, Etude Broché.
- Le Goff Jacques (1988), *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard.
- Maingueneau Dominique (2004), *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin.
- N'da Pierre (Juin 1997), « Transgression de l'interdit et liberté textuelle dans le roman Négro-africain », in *Société Africaine et diaspora*, n°6, pp.110-135.
- Paravy Florence (1999), *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, Paris, L'Harmattan.
- Reuter Yves (2000), *L'analyse du récit*, Paris, Nathan.
- Ricœur Paul (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Riffaterre Michael (2002), « Le témoignage littéraire », *The Romantic Review*, vol. XCII, N° 1-2, pp. 217-235.
- Riffaterre Michael (1990), *Fictional Truth*, Baltimore: Johns Hopkins UP.
- Tadjo véronique (2000), *L'ombre d'Imana, Voyage jusqu'au bout du Rwanda*, Paris, Actes Sud.
- Todorov Tzvetan (2004), *Les abus de la mémoire*, Paris, Ed. Arléa.
- Wardi Charlotte (1986), *Le génocide dans la fiction romanesque*, Paris, PUF.